Beaux-Arts : les peintres et le collectionneur

Autor(en): **Faes, Carole**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Domaine public**

Band (Jahr): **42 (2005)**

Heft 1636

PDF erstellt am: **23.05.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-1013439

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

Gaspillage symbolique et faillites réelles

Malgré la banqueroute des grands clubs, il y a toujours des repreneurs prêts à risquer leur argent. La passion du jeu vire parfois à la dépense sans espoir de gains.

La faillite du Servette vient après celle du Lausanne Sports et de Lugano. Les Romands et les Tessinois sont-ils donc moins capables de gérer des clubs de football que les Alémaniques? Bien sûr que non, mais les raisons tiennent à l'environnement économique et à des comportements plus profonds.

L'économie d'abord. Le football est un sport ouvrier, souvent financé par des «hommes du peuple» qui ont fait fortune: le maçon devenu entrepreneur, le mécanicien à la tête de gros garages, l'employé transformé en promoteur immobilier, le patron de presse parti de rien. Ce modèle a bien fonctionné jusqu'au milieu des années huitante, puis les coûts des joueurs ont explosé et les notabilités locales n'ont pas pu suivre. En cet heureux temps, l'écart entre le budget moyen d'un club suisse et celui, par exemple, des clubs français de première division était de un à trois. Aujourd'hui il est de un à vingt.

Pour suivre la surenchère, il fallait des droits de télévision, quasi inexistants en Suisse, des spectateurs - pas assez nombreux sauf à Bâle et dans une certaine mesure à Sion - et des mécènes disposés à mettre beaucoup d'argent. Notre économie - banques genevoises, horlogerie jurassienne, haute technologie lémanique - est orientée vers le grand large et parraine des voiliers ou des compétitions de golf, certainement pas des footballeurs. En Suisse alémanique au contraire, un tissu d'entreprises de taille moyenne plus orienté vers le marché intérieur fournit un terreau vivace pour le financement des clubs.

Le *potlatch* au but

C'est alors que vinrent les Français: Waldemar Kita au Lausanne Sports, au Servette Canal+, puis Michel Coencas, finalement Marc Roger, Alain Pedretti à Neuchâtel Xamax. Blanchissage d'argent? Peu probable: le football est une activité à haute visibilité où l'on risque de perdre sa chemise. Spéculation sur les achats et les ventes de joueurs? Probablement, mais il s'agit là d'un risque très spéculatif. Espoir de gains? Ces gens sont tout de même intelligents, ils ne peuvent pas y croire. Non, le secret a été dévoilé par le président de Neuchâtel Xamax qui a déclaré, émerveillé: «Avec quatre millions de francs, je m'offre un club qui peut jouer une coupe d'Europe. En France, je pourrais tout juste me payer un joueur».

C'est la dépense gratuite, le gaspillage symbolique qui attire ces repreneurs de clubs. Dans l'Amérique du Nord-Ouest, les tribus autochtones pratiquaient le *potlatch*. A chaque fête, la famille la plus riche dépensait la quasi totalité de ses biens pour régaler le village. Elle y perdait en richesse et y gagnait en prestige. C'est sans doute là un ressort très profond de l'être humain. Il y a juste un petit problème: le *potlatch* n'est pas vraiment compatible avec la vie des entreprises modernes. Ou plutôt si, à condition de traduire *potlatch* par faillite. *jg*

Beaux-Arts

Les peintres et le collectionneur

Pour la première exposition du Kiosque d'Art&fiction, une vingtaine d'artistes ont répondu à l'étrange demande d'un collectionneur fictif, Bertram Rothe. Prétendant posséder une de leur œuvre, il leur proposait de relater dans une lettre une expérience marquante face à une peinture.

Les réponses à cette requête sont exposées actuellement dans l'Unité d'art contemporain (UAC) à l'Université de Lausanne. On y trouve des fac-similés de cette «correspondance», lettres illustrées ou dessins commentés, placardés sur les parois d'un kiosque métallique. Il se présente comme une boite rectangulaire dont une des largeurs peut être ouverte, créant ainsi deux prolongements muraux de part et d'autre de l'espace intérieur. Celui-ci est aménagé comme un local d'archives: un petit bureau avec une chaise et de nombreux rayons présentant des boîtes de rangement dédiées à chaque artiste. Il s'agit de la pseudo collection de Bertram Rothe.

Mêlant allégrement fiction - les archives - et réalité - les «lettres» reproduites - le Kiosque d'Art&fiction raconte des rencontres fugaces et intimes entre un spectateur et une image. Présentoir d'archives, il est amené à évoluer en intégrant au fur et à mesure de nouvelles contributions. Le visiteur peut ainsi lui-même raconter un moment fort qu'il aurait vécu avec une œuvre et l'envoyer à Bertram Rothe.

Plus que d'une exposition, il s'agit de mettre en scène la préoccupation centrale de l'association Art&fiction. Fondée en 2000 par un groupe de peintres formés à Lausanne et Genève, elle vise principalement à produire des œuvres qui articulent images et écrits littéraires, narratifs ou historiques, notamment par la publication de livres d'artistes. Le Kiosque est un support propre à rendre compte de cette démarche permettant d'éclairer ce travail éditorial. En jouant avec humour de notre obsession des références à l'histoire de l'art et à la littérature, cette installation muséologique originale met à nu le processus créatif et aboutira à la publication d'un livre en juin 2005. *cf*

Le Kisoque Art&fiction, UAC, UNIL, BFSH2 Dorigny, Lausanne, jusqu'en juin 2005.